

MONTAGNE TREMBLANTE

LAURENTIDES (CANADA)

(3000 PIEDS)

SANATORIUM D'ALTITUDE

POUR LA TUBERCULOSE

CURES D'HIVER ET D'ÉTÉ

PAR

Le Docteur CAMILLE LAVIOLETTE

Docteur en médecine de l'Université Laval, ancien Médecin de l'Hôpital Notre-Dame de Montréal, médecin spécialiste à l'Institution des Sourdes et Muettes, membre de la Société Française d'Otologie et de Laryngologie de Paris, ancien élève des hôpitaux de Paris, de Londres et de Berlin.

MONTREAL

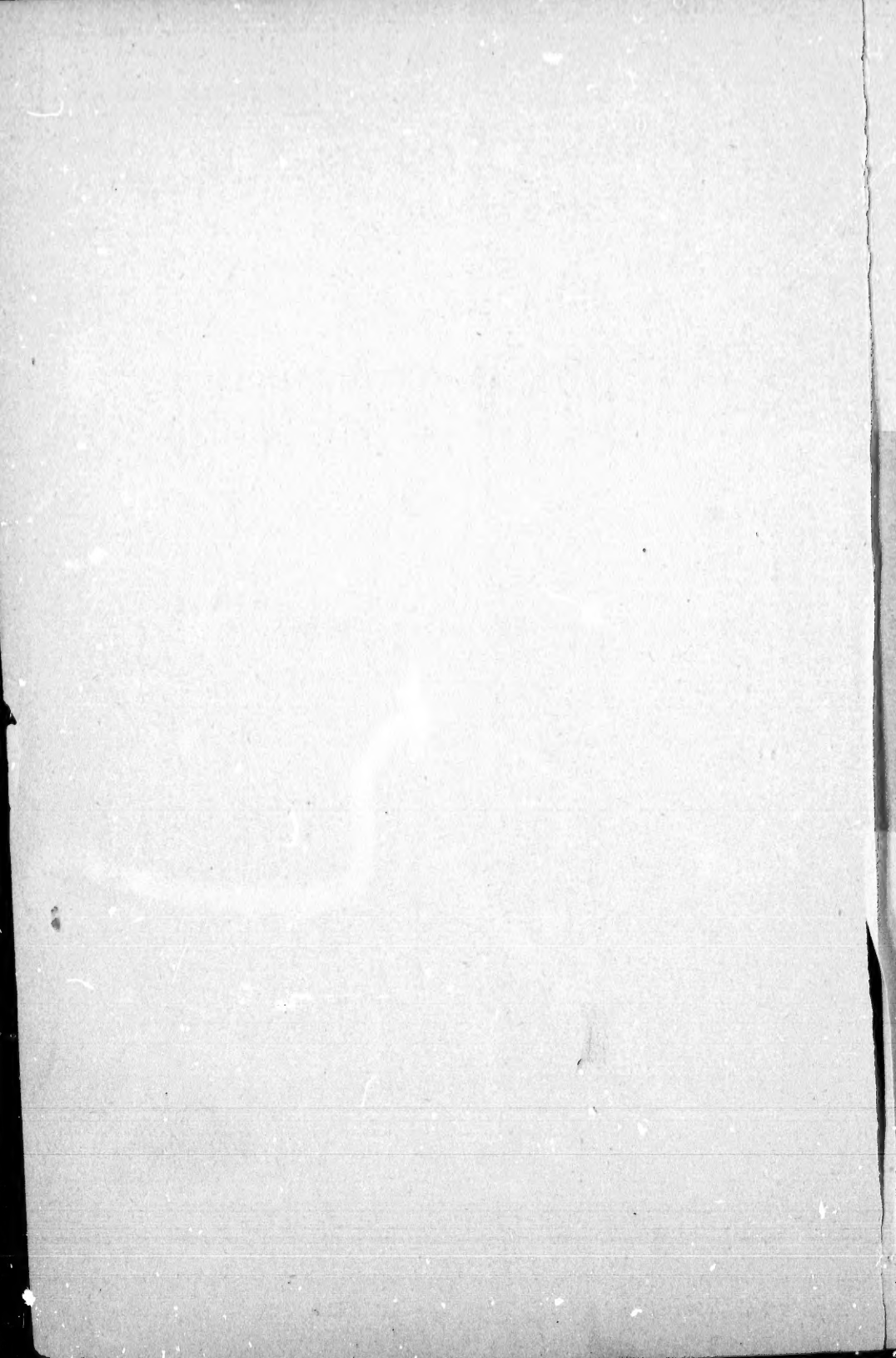
EUSEBE SENÉCAL & FILS, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

20, RUE SAINT-VINCENT

1894



NATIONAL LIBRARY
CANADA
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE



MONTAGNE TREMBLANTE

LAURENTIDES (CANADA)

(3000 PIEDS)

SANATORIUM D'ALTITUDE

Avec les compliments de l'auteur

MONTREAL

EUSEBE SENÉCAL & FILS, IMPRIMEURS-EDITEURS

20, RUE SAINT-VINCENT

1894



MONTAGNE TREMBLANTE

LAURENTIDES (CANADA)

(3000 PIEDS)

SANATORIUM D'ALTITUDE

POUR LA TUBERCULOSE

CURES D'HIVER ET D'ÉTÉ

PAR

Le Docteur CAMILLE LAVIOLETTE

Docteur en médecine de l'Université Laval, ancien Médecin de l'Hôpital Notre-Dame de Montréal, médecin spécialiste à l'Institution des Sourdes et Muettes, membre de la Société Française d'Otologie et de Laryngologie de Paris, ancien élève des hôpitaux de Paris, de Londres et de Berlin.

MONTREAL

EUSEBE SENÉCAL & FILS, IMPRIMEURS-EDITEURS

20, RUE SAINT-VINCENT

1894

RC309

15

C3

L3

MONTAGNE TREMBLANTE

SANATORIUM D'ALTITUDE

POUR LA TUBERCULOSE

CURES D'HIVER ET D'ÉTÉ

Notre génération a l'avantage d'assister aux plus grandes découvertes qui aient jamais été faites en médecine : d'abord, à la démonstration du caractère contagieux de certaines maladies, entre autres de la Phtisie pulmonaire, et, ensuite, des moyens de les guérir. On savait depuis longtemps que la tuberculose tuait la septième partie du monde entier, et qu'elle allait toujours augmentant ses ravages ; mais, hélas ! tous courbaient la tête devant l'impuissance de leurs efforts pour l'enrayer.

Aujourd'hui, depuis les remarquables recherches de Robert Koch et la preuve positive qu'il a donnée du caractère contagieux de la phtisie, le découragement a fait place à l'espérance, et de tout côté s'est organisée la lutte contre cette terrible maladie. Si la tuberculose est contagieuse, elle peut donc être prévenue et traitée.

Cette maladie existe dans tous les pays du monde et affecte les hommes et les animaux. Elle peut surgir dans tout organe ou tissu du corps, mais plus fréquemment elle attaque les poumons ; elle est alors connue sous le nom de phtisie pulmonaire. C'est la forme plus fréquente.

Il existe une impression populaire tendant à faire croire que le caractère contagieux de la tuberculose est mis en doute par beaucoup de médecins, et que les germes, en tant qu'agents productifs

et reproductifs de la maladie, n'existent qu'à l'état de fantômes dans l'esprit malade des bactériologistes; cette impression est erronée et dangeureuse.

La connaissance des causes et du mode de transmission de la consomption est connue et admise par tous les médecins instruits du monde entier; elle est basée sur l'expérimentation. Celle-ci, en effet, a démontré que le bacille tuberculeux existe toujours dans les tissus malades d'hommes ou d'animaux souffrant de tuberculose. Sa présence y est facilement découverte par ses caractères morphologiques et par sa réaction sous l'effet de certaines matières colorantes. On a recueilli et cultivé ce germe dans un terrain convenable, et produit la tuberculose, après l'avoir inoculée à certains animaux; dans leurs tissus rendus malades, le même germe existait sous les mêmes apparences morphologiques et les mêmes réactions colorantes.

Quand le bacille tuberculeux a gagné accès dans le corps humain, il produit de petites excroissances ou nodules, que l'on appelle tubercules: ce sont ces tubercules qui, en se ramollissant, produisent l'expectoration qui contient les germes en nombres incalculables: ainsi, plusieurs millions de bacilles peuvent être expectorés dans le cours d'une seule journée.

Ces germes ainsi rejetés sur le sol ne se reproduisent pas, mais ils gardent leur vitalité et leur virulence pendant longtemps. Abandonnés à eux-mêmes, ils revêtent vite la forme de poussière: c'est alors qu'ils sont dangereux. Liés aux atomes de la poussière et pulvérulents, ils sont mis en mouvement par le balayage et l'époussetage, le battage et le brossage des tapis, des étoffes, des meubles, des couvertures, et des vêtements qu'ils ont souillés. Cette poussière, suspendue dans l'air, pénètre dans les voies respiratoires, se dépose sur les surfaces cutanées ou muqueuses dépouillées de leur vernis épidermique, sur les objets usuels servant aux usages alimentaires, et devient un danger permanent pour les personnes qui séjournent dans une atmosphère ainsi viciée.

On a démontré par l'expérimentation, que cette poussière produite par l'expectoration du phtisique, était assez infectée de

germes lorsqu'inoculée à certains animaux, pour les rendre tuberculeux.

Il a été établi aussi que la tuberculose pouvait être transmise par la chair et le lait d'animaux tuberculeux.

On croit, en général, que la phtisie est héréditaire ; cette croyance ne repose sur aucune preuve scientifique. La transmission directe de la maladie existant à la naissance, est très douteuse. Dans des familles où elle est supposée être héréditaire, elle n'apparaît, en général, qu'après quelques mois ou plus souvent qu'après plusieurs années.

La science nouvelle ne nie pas les faits nombreux où se manifeste l'influence de l'hérédité, mais elle leur donne une interprétation toute différente de celle qu'ils avaient généralement reçue jusqu'à ce jour. Ce que les parents tuberculeux transmettent à leurs enfants, ce n'est pas, dans la majorité des cas, la tuberculose elle-même, ni le germe de la maladie, mais une constitution, un milieu organique particulièrement aptes à contracter, à accueillir la tuberculose, si le germe, le microbe vient à être absorbé par eux. Or, ce microbe que les parents ne lui transmettent pas avec leur sang, ils le répandent malheureusement autour d'eux, puisqu'ils sont phtisiques, et leur enfant se trouve placé dans les conditions les plus favorables pour le recevoir, pour le cultiver et le transmettre de la même manière à ses frères, qui meurent, non par hérédité tuberculeuse, mais par contagion. Remarquons, en passant, combien cette nouvelle conception de l'hérédité est plus consolante que l'ancienne, et doit augmenter notre confiance dans le pouvoir de la médecine. Sachant que l'enfant du phtisique apporte en naissant un terrain non pas tuberculeux, mais tuberculisable, nous nous efforçons de remanier ce terrain et de le reconstituer par une hygiène et une éducation physique appropriées ; et nous devons, par conséquent, toutes les fois qu'il y a possibilité, éloigner l'enfant du milieu de la famille tuberculisée, pour le transporter dans un milieu salubre ; ce qui nous permettra de remplir à la fois les deux indications : modifier le terrain et écarter la contagion.

La remarquable efficacité de l'éloignement et du transport des

enfants prédisposés à la tuberculose par l'hérédité, dans un milieu sain, a été démontrée par le docteur Hutinel, dans sa très intéressante communication au Congrès de la tuberculose en 1891. Il résulte, en effet, de l'enquête spéciale prescrite par M. Peyron, directeur de l'Assistance publique de Paris, que sur les 18,000 enfants parisiens, que son administration entretient à la campagne, *et dont un très grand nombre sont des fils de tuberculeux morts à l'hôpital*, un très petit nombre d'entre eux ont été signalés par les médecins comme atteints de *phtisie pulmonaire*.

Si de pareils résultats sont constatés chez des enfants qui partagent, en France, la vie et la mauvaise alimentation du paysan pauvre, quels effets n'obtiendrait-on pas, en Canada, par le séjour dans un Sanatorium de montagne, de ces enfants prédisposés !

Le fait de voir plusieurs membres de la même famille affectés de tuberculose, s'explique donc, non par l'hérédité, mais par la transmission, en la recueillant souvent sur les lèvres de leurs parents. Le bacille est donc transmissible, mais pour qu'il se développe, il lui faut un terrain favorable ; c'est-à-dire une constitution faible et malade.

Plus la constitution sera affaiblie sous l'influence d'une mauvaise hygiène, d'une nourriture insuffisante, d'une nutrition défectueuse, d'un climat défavorable, de l'hérédité, d'inflammation broncho-pulmonaire, d'occupation malsaine, etc. plus elle offrira un terrain de culture favorable au bacille. Tous ces facteurs ne sont que des causes prédisposantes à la tuberculose ; aucune d'elles isolées ou toutes ensemble ne peuvent produire cette maladie sans la vraie et seule cause ; le bacille tuberculeux.

La consommation est plus rare chez les gens que leurs occupations forcent à rester dehors, que chez ceux que leur travail retient dans les ateliers.

Une statistique de morts arrivées par la consommation, prise sur 1000 décès de toutes causes, chez des personnes de toutes professions, prouve ce qui précède.

Ainsi sur 1000 décès de toutes causes, il meurt 103 cultivateurs de phtisie pulmonaire, 108 pêcheurs, 121 jardiniers, 122 agricul-

teurs, 167 épiciers, tandis que chez les tailleurs, la mortalité s'élève à 290, et chez les drapiers à 301. Sur 1000 décès chez les imprimeurs et les compositeurs, 411, ou presque 50 0/0 résultent de la consommation. On dit que chez les mineurs de Cornish, 600 sur 1000 meurent de cette maladie. La mortalité est toujours plus haute chez les gens que leurs occupations forcent à travailler dans une atmosphère renfermée et viciée par la poussière. Celle-ci crée des affections inflammatoires du côté des bronches et des poumons ; conséquemment, prédisposition à la maladie. Le séjour dans des appartements mal ventilés en compagnie d'un phthisique, expose continuellement à l'infection. De vraies épidémies de tuberculose ont été constatées dans les manufactures et dans les usines ; à Paris, dans les usines électriques de la ville, Arthaud a trouvé 32 tuberculeux sur 38 employés ; 4 de ces cas étaient de longue durée et avaient infecté les autres.

Dans les hôpitaux, on a souvent vu des malades exempts de phthisie, admis dans des salles où il y avait des phthisiques, laisser l'hôpital, guéris de l'affection qui les y avait amenés, mais souffrir, plus tard, de consommation, contractée là même, et y revenir pour mourir de celle-ci. Si l'on veut considérer les moyens à prendre pour prévenir la phthisie pulmonaire, il est important, au préalable, d'avoir une idée juste des ravages qu'elle fait, de sa curabilité, et de la possibilité de l'enrayer. Au point de vue sanitaire et économique, toutes les autres maladies contagieuses que l'on s'efforce tant de prévenir, sont relativement sans importance comparées à celle-ci. Si dans la ville de Montréal, le choléra asiatique faisait en une seule journée autant de victimes que la phthisie, la ville serait bientôt désertée par ses habitants frappés de panique. Il a été prouvé qu'un septième de la mortalité totale du monde civilisé est dû à la tuberculose. Prenons la France comme exemple (la statistique étant là plus exacte qu'ailleurs) ; nous voyons que la variole y fait annuellement 10,000 victimes, la rougeole 15,000, la scarlatine 6,000, la diphtérie 18,000, la fièvre typhoïde 15,000 ; total : 64,000 décès par maladies infectieuses.

La mortalité par tuberculose y atteint en moyenne 160,000 *décès annuels* ; on voit donc que toutes ces maladies contagieuses

réunies, ne détruisent pas la moitié autant d'hommes que la tuberculose.

En Canada, les statistiques publiées par le gouvernement Fédéral nous apprennent que sur 67,188 décès arrivés en 1891, on admet 7,490 morts causées par la phtisie pulmonaire, ce qui veut dire, qu'un nombre presque égal a dû être causé par la tuberculose localisée à d'autres organes. Nous sommes donc littéralement dévorés par la tuberculose.

Ces chiffres suffiront, je crois, pour convaincre le public et les autorités de l'importance et de la nécessité qu'il y a de fonder un Sanatorium où sera fait, non seulement la prophylaxie de la tuberculose, mais aussi où cette maladie sera traitée et guérie. Car la phtisie est guérissable : tous les auteurs modernes l'admettent. Ce qui suit établit clairement la curabilité de la phtisie.

Sur cent autopsies, dans les hôpitaux de New-York, de gens morts subitement ou accidentellement, on a trouvé trente cas présentant des signes évidents de tuberculose pulmonaire guérie.

A la morgue de Paris on en a trouvés 20 sur 100. Le Docteur P. E. Mount, nous rapporte que durant le cours de ses quinze ans de service à la morgue de Montréal, en qualité de médecin-autopsiste du Coroner, il a constaté plusieurs cas de cicatrisation de tuberculose pulmonaire, sur des sujets morts accidentellement ou subitement.

Il n'est donc plus possible de douter de la curabilité de la phtisie.

Quel sera le traitement qui amènera ce résultat ? Ce traitement est le traitement hygiénique.

Sans vouloir faire l'historique complet de ce traitement, il est bon de rappeler que rien n'est nouveau dans ce monde, et qu'en particulier, la climatothérapie dans le traitement de la phtisie, est aussi vieille que la médecine. Hippocrate déjà, recommandait le changement d'air, et dans un écrit post-Hippocratique, on lit qu'il faut éloigner le malade du foyer où il a contracté sa maladie. Celse était aussi un climatothérapeute convaincu ; il recommandait aux phtisiques, encore assez vaillants pour les

supporter, les voyages en mer et à la campagne ; il en était de même d'Arétée. Pline l'ainé, attachait une grande valeur à l'action du soleil ; c'est lui qui le premier recommanda les forêts de sapins. Galien envoyait les phthisiques dans les montagnes et les soumettait à une Cure de lait (il affectionnait tout particulièrement le Mont Angri, près de Naples) ; il estimait que la sécheresse de l'air, à ces hauteurs, leur était plus favorable. Il a fait autorité pendant tout le moyen âge et aussi chez les médecins arabes ; parmi ces derniers, Avicenne envoyait ses patients en Crète, pour y dessécher les ulcérations pulmonaires et prévenir les catarrhes. Paracelse et Van Helmont agissaient de même ; ce dernier poussait l'audace jusqu'à recommander le vin en pleine fièvre. Thomas Willis rapporte, en 1650, ce fait fort intéressant, que les Anglais se portaient en masse, tous les hivers, vers le midi de la France. Une description systématique de la climatothérapie nous est donnée vers la fin du XVII^e siècle par Baglivi, se plaignant amèrement de l'inutilité des médicaments en certains cas. Fred. Hoffman nous fournit également une étude approfondie sur ce sujet ; la remarquable description qu'il en donne a été reproduite par Thomas. Fallope conseille de choisir un climat approprié au tempérament ; de même Boërhave, Van Swieten et Gilchrist insistent sur la valeur de l'altitude.

Laennec avait une telle foi dans la puissance curative de l'air de la mer, qu'il avait fait étendre des varechs dans sa propre chambre. Hufeland, et plus tard Schœnlin, comptaient d'avantage sur l'air des montagnes. L'immunité des habitants des montagnes qui atteignent un niveau déterminé au-dessus de la mer, fait constaté et préconisé par Fuchs, Schudi, Muhry, etc., ne tarda pas à fixer l'attention des savants ; Ces observations servirent de base à un nouveau système de traitement préconisé par Brehmer.

C'est à Brehmer en effet, que l'on doit les premières indications dans la voie de la thérapeutique rationnelle adoptée de nos jours. Cette méthode accorde beaucoup d'importance à l'action du cœur et à la nutrition des sommets du poumon, point qui la rapproche des conceptions les plus modernes. Herman Weber, Niemeyer, Rhodin, les médecins de Davos et la plupart des Phtisiothérapeutes

qui ont suivi, tout en s'inspirant de la méthode de Brehmer, l'ont modifiée et ont contribué ainsi au développement d'une thérapeutique rationnelle.

Cette thérapeutique, c'est l'hygiène, c'est-à-dire une méthode basée sur l'application stricte des règles qu'elle impose, dans toutes les circonstances de la vie journalière. Elle repose sur une conception toute particulière de la phtisie, conception d'après laquelle l'organisme a un combat à soutenir, et où le rôle du médecin est de lui venir en aide dans tous les points où il le sent menacé.

Cette méthode, née de l'empirisme, a reçu sa consécration scientifique par la découverte du bacille ; du jour où il a pénétré dans l'organisme, la lutte s'est engagée ; c'est à qui des deux l'emportera. On a prétendu que le bacille n'avait jusqu'à présent qu'un intérêt de pronostic et de diagnostic. C'est une erreur ; il a permis de substituer à des données purement empiriques, un véritable axiome thérapeutique. Quoique la phtisie soit infectieuse, son microbe ne se développe pas indifféremment dans tous les organismes ; il lui faut un terrain préparé par des prédispositions héréditaires, des maladies antérieures, des excès, etc.

La tuberculose résulte, en effet, de la rencontre et de la combinaison de deux éléments : 1o. un *microbe*, c'est-à-dire une graine répandue autour de nous ; 2o. un organisme préparé à l'accueillir et à servir de terrain favorable à sa fructification, en un mot un organisme *prédisposé*.

Sans le microbe, pas de tuberculose ; mais, malgré le microbe, pas de tuberculose sans un terrain de culture. Il existe deux modes de prédispositions : la *prédisposition innée*, qu'apportent en naissant les enfants de parents tuberculeux, et la *prédisposition acquise*, qui résulte tant chez l'enfant que chez l'adulte, de l'amoindrissement de la vitalité, créé soit par certaines maladies accidentelles, soit par l'influence prolongée d'une hygiène vicieuse et de toutes les causes débilitantes et déprimantes, quelles soient physiques ou morales. Les sujets les mieux constitués et indemnes de tout antécédent héréditaire deviennent, en effet, souvent tuber-

culisables et tuberculisés, parce qu'ils ont laissé altérer progressivement leur constitution et la qualité de l'étoffe dont sont faits leurs organes ; ainsi par un mauvais usage, l'abus et le gaspillage de leurs forces, leur résistance est diminuée, ils ont perdu leurs moyens de défense. Qu'ils viennent à rencontrer sur leur route quelques microbes de la tuberculose—et les occasions dans notre pays en sont hélas fréquentes !—ils passent dans le camp des tuberculeux ou des tuberculisables. C'est ce qui se passe, chaque jour, sous nos yeux. En un mot, les sujets qui sont fils de tuberculeux naissent *candidats à la tuberculose*, et les autres, en beaucoup plus grand nombre, et qui constituent la plus grande masse des victimes de la Phtisie, le deviennent dans le cours de la vie, très souvent par leur faute.

Rappelons, en quelques mots, l'évolution d'une phtisie vulgaire, progressive. Le désordre local ne tarde pas à être suivi de phénomènes généraux. La difficulté apportée à l'échange des gaz entraîne à sa suite une altération du sang. Celle-ci est encore accrue par la fièvre et atteint son maximum au moment de l'élimination des tissus nécrosés et ramollis. La fièvre et l'altération du sang déterminent des modifications dans l'organisme, notamment une diminution dans la sécrétion du suc gastrique ; de là des troubles de l'alimentation et de l'assimilation. A la consommation vient s'ajouter l'inanition. Tout le système musculaire est altéré ; le malade perd de plus en plus l'envie et la faculté de l'exercer. Le cœur est le muscle qui souffre le plus, et sa souffrance retentit à la fois sur la composition du sang et sur la nutrition des poumons, ce qui permet au parasite de gagner du terrain.

Les éliminations se font mal ; enfin, le système nerveux central, ainsi que tous les organes importants, pâissent à leur tour, et une dégénérescence de tous les éléments termine la série. L'on conçoit que dans cette nature des maladies, il n'y ait guère de médicaments capables de modifier la constitution si profondément troublée, d'améliorer l'état général ; c'est alors à l'hygiène qu'il faut s'adresser. Le traitement hygiénique convient à toutes les maladies chroniques, mais surtout à la Phtisie ; il donne dans ce dernier cas des résultats si évidents, il est si rationnel, si en

rapport avec la pathogénie de la maladie, que l'on doit chercher à le développer encore.

Il faut, d'abord, admettre la curabilité de la Phtisie. " Or, il est aujourd'hui bien établi que la phtisie peut guérir sous toutes ses formes et à toutes ses périodes," disent, Hérard et Cornil. Il reste à trouver le traitement qui amènera le mieux ce résultat.

Le traitement de la tuberculose a passé par des phases importantes pendant la seconde moitié de ce siècle ; jusqu'en 1860, les patients consumptifs étaient invariablement dirigés vers le sud ; on recherchait un climat chaud, des endroits abrités des vents et, autant que possible, avec une atmosphère sèche ou humide, suivant la forme plus ou moins active de la maladie.

La tuberculose était traitée comme une bronchite, et l'on redoutait tout ce qui pouvait causer de l'inflammation.

Entre 1860 et 1870, les progrès de la pathologie jetèrent une nouvelle lumière sur l'étude du tubercule, qui devint alors le point d'attaque ; l'on dirigea toute ses forces à le combattre lui-même, plutôt que les symptômes qu'il produit ; on admit que l'organisme devait être fortifié contre l'ennemi et que l'on ne devait pas traiter la consommation de la même manière, dans toutes ses différentes périodes.

En même temps la géographie médicale progressait et devenait une science ; elle ébranla la foi que l'on avait dans les bons effets du soleil du sud, en démontrant que la phtisie pulmonaire est presque aussi fréquente dans les grandes villes du midi, que dans les capitales du Nord. Cette même Géographie médicale nous enseigna qu'il existe des zones exemptes de tuberculose, celles des Andes par exemple, et certaines parties de la Suisse, de la Silésie, de l'Islande, et du Canada. Ces endroits privilégiés, où la phtisie n'attaque qu'un petit nombre d'individus, vivant dans des conditions hygiéniques souvent mauvaises, ne sont pas très élevés. En Suisse 3500 à 4500 pieds suffisent, en Styrie 2200, en Silésie 1,800, au Mexique 6000 et en Canada 1,800.

L'air, sous ces zones, est toujours tonique et vivifiant, et main-

tient dans les poumons un état d'activité suffisant pour leur permettre de résister au développement du bacille tuberculeux.

Il devint donc logique de raisonner de la manière suivante ; puisque les indigènes, habitants ces régions, sont protégés contre la phthisie, c'est donc là qu'il faut envoyer ceux qui sont atteints de cette maladie, car c'est là qu'ils ont le plus de chances d'en guérir

La première tentative de ce genre fut faite à Goebersdorf en Silésie, (1900 pieds au-dessus du niveau de la mer) ; le docteur Brehmer fonda à cet endroit il y a 33 ans, un établissement où les patients étaient soumis à un traitement de ventilation, d'hydrothérapie, de frictions, de nourriture fortifiante, etc.

En 1865, un médecin d'Angleterre bien connu, souffrant de tuberculose, passa l'hiver à Davos, en Suisse, avec un de ses amis : la guérison de ces deux patients fit alors grand bruit. L'année suivante, le Docteur Spengler fonda à Davos, un Sanatorium, pour le traitement des Phthisiques. Ensuite, vint l'établissement de Falkenstein fondé par le docteur Dettweiler, élève de Brehmer. J'ai eu, au cours d'un voyage en Allemagne, l'avantage de visiter et d'étudier le fonctionnement de ce Sanatorium, qui est, aujourd'hui considéré comme le modèle du genre ; j'adopterai la méthode que l'on y suit, dans la fondation de celui que j'ai l'intention de créer en Canada. Falkenstein est dirigé par les Docteurs Dettweiler et Meissen qui s'occupent exclusivement de l'étude et du traitement de la Phthisie.

Ce Sanatorium est situé dans le Taunus, à une heure environ de Francfort-sur-Mein, à 1200 pieds d'altitude, dans le voisinage de bois de hêtres, de chataigniers et de chênes.

Le bâtiment a la forme d'un fer à cheval et regarde le midi ; il est précédé d'une terrasse d'où l'on a une vue étendue. Tout le long du bâtiment se trouve une large marquise sous laquelle les malades se tiennent généralement couchés sur des chaises longues. La plupart des chambres ouvrent sur une galerie, où les patients peuvent également se tenir.

Il y a des chambres au rez-de-chaussée, où l'on frictionne les malades quand ils sont pris de transpiration, puis une salle d'hydrothérapie, etc. La salle à manger est une vaste salle indépendante, où la ventilation est largement assurée.

Comme l'alimentation joue un grand rôle dans le traitement, à Falkenstein, la cuisine est la vraie pharmacie de l'établissement. Une vacherie est annexée au Sanatorium, le lait étant un des agents importants de la cure.

La terrasse ne peut contenir tout le monde ; aussi a-t-on installé dans le jardin, des pavillons en bois de formes circulaires, ouverts dans le tiers environ de leur circonférence, et dans lesquels les malades se promènent ou restent étendus sur des chaises longues. Malgré la pluie, les brouillards, les vents et la neige, malgré un froid dépassant parfois 120, très souvent sans soleil, les malades y demeurent exposés à l'air pendant 7 à 10 heures par jour.

Quelque soit la température, la journée commence après le premier déjeuner et se termine le soir à 10 heures ; alors chaque malade regagne sa chambre à coucher ; celle-ci est constamment aérée, les fenêtres en restant ouvertes même la nuit. Il semble qu'on ne saurait refuser à un pareil genre de vie, la dénomination de cure permanente à l'air libre, *aerluftcur*.

La question de l'alimentation à Falkenstein est considérée comme très importante, et influant beaucoup sur la destinée du malade ; elle est intimement liée au traitement par l'air libre. Tandis qu'en effet ce dernier agit seulement sur la qualité du sang, la première fournit les matériaux nécessaires à sa régénération.

Il est un fait curieux que me citait le Docteur Dettweiler : plus la dénutrition des tissus a duré, plus elle a été rapide, moins le besoin de manger se fait sentir.

C'est alors que le médecin doit faire appel à toutes les ressources de son imagination, et le malade faire preuve d'une grande volonté. Ici, pas de loi absolue ; la théorie est de peu de secours, on obéira exclusivement aux caprices de l'estomac ; on procédera

par tâtonnements. Des repas petits, fréquents, riches en graisse et en hydrocarbures, des légumes, le tout très varié et bien préparé, une confiance raisonnable dans les bifstecks et les jaunes d'œuf, voilà ce que recommande Dettweiler.

L'alcool joue aussi un rôle important dans le régime que l'on fait suivre aux phtisiques, à Falkenstein, mais on manie cet agent avec prudence.

La fièvre, cette ennemie déclarée du consumptif et contre laquelle nous sommes passablement désarmés, est combattue par le repos à l'air frais et pur, une alimentation poussée à l'extrême et même forcée, et les médicaments antipyrétiques : l'antipyrine, l'antifébrine et la thalline.

Le Docteur Dettweiler recommande particulièrement ces médicaments en s'appuyant sur le fait, qu'il en a déjà prescrit 17,500 grammes avec succès.

Il fait aussi pratiquer à ses patients la gymnastique respiratoire, par des exercices de marche et d'ascension.

"C'est à ce traitement, dit le Docteur Dettweiler, dont la base est l'air pur de la montagne, que nous sommes en droit d'attribuer les résultats remarquables, relevés dans nos statistiques par le docteur Meissen et moi, statistiques qui nous donnent, à l'un 25%" et à l'autre 27% de guérisons absolues, et qui nous montrent que la différence entre les résultats d'été et ceux d'hiver est à peine de $\frac{1}{2}$ %.

Herman Weber dit que sur 106 cas de tuberculose traités par l'air des montagnes, 40% furent guéris et autant améliorés. Théodore Williams, sur 141 cas traités par la même méthode, donne 41 cures radicales et 23 cas d'amélioration notable.

Ces différents auteurs ont constaté que sous l'influence de l'air des montagnes, la vitalité augmente, l'appétit et l'aptitude pour le travail reviennent. L'atmosphère est si pure, disent-ils, que les rhumes de la plaine y sont inconnus.

Les phtisiques vivant dans ces régions souffrent rarement d'hémorragie pulmonaire ; c'est un fait établi qu'explique la raréfaction de l'air et sa sécheresse, qui envoie le sang à la péri-

phérie du corps, amenant ainsi une congestion des vaisseaux sanguins de la peau et diminuant conséquemment celle des poumons et des autres viscères.

Cette suppression de l'hémorrhagie est d'une grande importance, mais l'air des montagnes fait plus encore ; il hâte la cicatrisation des parties infiltrées et indurées des sommets des poumons, ce qui s'explique par le fait que, dans ces régions élevées, l'activité du poumon est portée à son plus haut degré ; les vésicules se distendent plus et celles dont le travail était ralenti reprennent leurs fonctions normales. D'après des observations consciencieuses prises par des physiologistes distingués, il est prouvé que dans les régions élevées le nombre d'inspirations est accru et la respiration devient plus pleine et plus profonde.

Les œuvres récentes de Paul Bert, de Viault, de Regnard montrent que la vie de montagne, non seulement accroît la capacité du thorax, mais agit sur la composition du sang de deux manières ; soit en augmentant le nombre des globules rouges, comme le docteur Viault l'a observé dans le cas de trois personnes, dans le sang desquelles il trouva 5 millions de globules rouges quand elles vivaient sur le bord de la mer, et 8 millions, 7, 4 millions et 7, 9 millions après quinze jours passés à 12,090 pieds au-dessus du niveau de la mer ; ou soit en permettant à l'hémoglobine d'absorber une plus grande quantité d'oxygène, comme l'a démontré Paul Bert par l'expérimentation. Le sang des lamas du Paz (12,000 pieds d'altitude) absorbe 18% et 20% de son poids d'oxygène, tandis que les animaux de Paris, n'en peuvent retenir que 10% à 12%. On peut ainsi s'expliquer comment la vie à une certaine altitude peut rapidement guérir l'anémie.

“ Les climats de montagne, “ dit Jaccoud, ” “ ont une double
“ action ; l'une générale par laquelle ils assurent la restauration
“ constitutionnelle ; l'autre locale par laquelle ils accroissent au
“ maximum l'activité de la fonction respiratoire, tout en mainte-
“ nant les poumons à l'abri des stases et des fluxions. Au
“ contraire, les climats à pression moyenne (c'est-à-dire, de faible
“ altitude) n'ont aucune action curative sur le tubercule, ils n'ont

“ aucune action préventive sur les poussées nouvelles de productions tuberculeuses ; ce qu'ils ont le voici : ”

“ Ils ont pendant l'hiver une température fraîche, tempérée ou chaude, ils ont une égalité thermique plus ou moins réelle ; conséquemment, ils peuvent exercer une influence favorable sur les catarrhes broncho-pulmonaires préexistants ; ils mettent à l'abri, au moins dans une certaine mesure, des épisodes bronchitiques ; voilà toute l'action des climats à pression moyenne. En fait la situation est celle-ci ; les climats d'altitude à pression basse (haute montagne) ont une action régénératrice sur l'état constitutionnel, et une influence salutaire non moins directe sur le mode fonctionnel et circulatoire des organes malades ; par suite, ces climats ont un rôle positif dans l'œuvre du traitement, ils sont des climats actifs ou modificateurs ; en un mot, “ ils sont des agents de la thérapeutique. ” — Les climats doux, à pression moyenne, manquent de l'action directe sur le fonctionnement et la circulation des organes respiratoires ; ils ne possèdent que peu ou point d'influence régénératrice sur la nutrition et l'état des forces ; ils agissent indirectement, par protection contre les accidents intervenants, par le maintien du *Statu quo*, et ils permettent de concilier ce bénéfice avec la vie au grand air ; conséquemment, ces climats n'ont pas un rôle actif dans l'œuvre du traitement, ils sont des climats passifs ou conservateurs ; ils ne sont plus des agents, ils sont des témoins de la thérapeutique. ”

Ces lignes tirées d'un ouvrage magistral publié en 1881, ont certainement beaucoup contribué à initier le monde médical aux avantages des cures de montagne, dans le traitement des affections pulmonaires. Davos, qui, dans l'hiver 1866 à 1867, comptait 22 malades, et 70 en 1869, en avait déjà 6,830 en 1886 ; cette station sanitaire vit ce nombre s'élever à 10,167 en 1890, et en reçut 10,239 l'année passée. Depuis qu'il est reconnu que la tuberculose est produite par un bacille qui se communique, se reproduit et envahit l'économie, la cure par les stations d'altitude a pris un nouvel essor, puisqu'il est prouvé que dans ces localités où l'air est parfaitement pur, les micro-organismes n'existent pas, ne s'y multiplient pas et y restent à l'état inerte. En outre, il est

prouvé qu'à cette altitude, l'organisme acquiert une résistance plus grande, pour lutter contre la maladie, lorsque celle-ci l'a envahi.

Conditions que doit réaliser un Sanatorium de Montagne.

Témoin de ces résultats, je me suis demandé si notre pays ne possédait pas quelque localité, où l'on pourrait faire la cure d'air, au lieu d'aller au loin, dans des pays différents de langue et d'habitude, chercher des ressources que l'on possédait dans notre beau Canada. Je cherchai d'abord à la porte de Montréal. St-Hilaire, avec sa montagne et son lac, semblait réunir la plupart des conditions nécessaires, et présentait l'avantage d'un Sanatorium tout construit, dans l'hôtel Iroquois, qui était tout aménagé: je pensai ensuite à la région pittoresque du lac Memphremagog, près duquel est située la belle montagne d'Orford; mais après enquête faite, je constatai que l'air de ces deux ravissants endroits, séjours favoris, de la classe riche et jouissant d'une bonne santé, était tellement imprégné d'humidité, qu'elle rendait ces lieux tout à fait impropres à l'établissement d'un Sanatorium. Bref, sur les conseils de notre éminent confrère, le Dr Roddick, et d'autres praticiens spécialistes, je dirigeai mes pas vers le nord du Comté de Terrebonne, la Suisse de l'Amérique, dans la zone Laurentienne, qui offre des altitudes si variées, et sur son versant méridional, des coteaux admirablement exposés au soleil. J'y cherchai un endroit où le climat fut pendant l'été, frais et éventé, et en hiver, abrité des mouvements atmosphériques.

Je me souvins que le regretté curé de St-Jérôme, Mgr Labelle, avait choisi la montagne Tremblante, pour s'y retirer, lorsque sa mission civilisatrice et colonisatrice du Nord serait accomplie. Mgr Labelle, pour qui l'admirable région Laurentienne n'avait pas de secrets, disait qu'à la montagne Tremblante, le ciel était généralement sans nuages et qu'en hiver les rayons du soleil, quoique très énergiques, étaient, cependant, impuissants à fondre la neige, et avaient peu d'influence sur la température des plateaux des Laurentides. Dès lors, ajoutait le curé Labelle, il n'y a pas de courants d'air échauffé, et comme ces plateaux sont bien abrités,

des mouvements atmosphériques plus généraux, un calme parfait s'y établit jusqu'à la fonte des neiges, au printemps.

Je suis convaincu qu'avec la climatologie des versants sud de la montagne Tremblante, les malades pourront se promener au grand air, cinq minutes après le lever du soleil, jusqu'au soir, sans être très couverts.

Cette condition climaterique du versant sud de la montagne Tremblante, en hiver, est due : 1o.—A son élévation au-dessus du niveau de la mer ; 2o.—A la neige épaisse et permanente pendant les mois d'hiver, qui réfléchit la chaleur du soleil et prévient l'échauffement de l'air ; 3o.—A sa position abritée, favorable pour recevoir les rayons du soleil soit directs, soit réfléchis.

La première question à se poser était ; quelles sont les conditions essentielles qui doivent guider un tel choix ?

Ces conditions peuvent être établies en connaissance de cause, maintenant que de nombreux établissements ont été créés dans le même but et fonctionnent depuis assez longtemps pour qu'on puisse les comparer entre eux.

Il faut rechercher avant tout *l'altitude* ; c'est elle qui est le facteur le plus important de l'immunité phthisique, tant par le fonctionnement spécial auquel elle oblige le poumon, dont j'ai parlé plus haut, que par la pureté et la sécheresse de l'air que l'on trouve à ces hauteurs. " La pureté de l'air, dit le docteur T. Jardin Beaumetz, joue un rôle considérable dans la production " et la propagation des maladies."

Depuis que Pasteur nous a démontré par ses célèbres expériences, que la génération spontanée n'existe pas, et que partout où un organisme se développe, les germes organiques de l'air sont le facteur de cette génération, cette importance de la pureté de l'air est devenue encore plus grande.

" L'air des montagnes, écrit le docteur Morin, surtout quand le sol est recouvert de neige, est remarquablement pur et le nombre des micro-organismes y est très fortement diminué."

Au sommet du Mont Blanc, il existe à peine un micro-organisme

par verge cube d'air : sur L'Eiger, à 12,000 pieds d'altitude, il n'en existe pas, pendant qu'on peut les compter par millions dans la plaine.

La *sécheresse* de l'atmosphère est considérée comme un facteur très utile dans le climat des montagnes. Cette sécheresse est considérable surtout, quand le soleil éclaire une surface couverte de neige. L'humidité est une cause de viciation de l'air respirable, elle aide au développement des micro-organismes. "La ventilation du poumon est améliorée par la respiration d'un air sec," dit le docteur Morin.

Outre ces conditions primordiales qui créent l'immunité en enlevant au bacille sa virulence, il faut encore beaucoup de soleil. "La *lumière solaire* est un des agents les plus actifs de destruction des germes. Là où un rayon de soleil a passé un certain temps, on trouve des cadavres de germes, et microbiologiquement parlant, l'air se trouve purifié, dit Germain Sée."

Inversement, la lumière solaire a un effet tonique indéniable sur les individus. Les êtres privés de lumière s'étiolent et s'anémient. Or, nulle part, la lumière solaire n'est aussi pure que sur la haute montagne pendant l'hiver.

L'emplacement où sera construit le Sanatorium devra donc être orienté de façon à avoir le plus d'heures possible de soleil.

De plus le Sanatorium devra être placé à l'*abri des vents*.

J'ai donc recherché ces différentes conditions dans la localité que j'ai choisie pour y établir une station d'été et d'hiver pour les invalides. Malgré le grand nombre de montagnes formant la chaîne des Laurentides, et qui paraissent appropriées à la cure d'air, il y en a peu qui possèdent toutes les qualités voulues ; j'ai donné la préférence, comme je l'ai dit plus haut, à la Montagne Tremblante. Cette Montagne est la plus élevée des Laurentides, elle s'élève à 2,600 pieds au dessus du niveau du fleuve St.-Laurant. Elle est abondamment pourvue d'eau vive. A ses pieds dort le lac Tremblant. Elle est formée d'un amoncellement de granit et de roche, recouvert d'une mince couche de terre où poussent en abondance des sapins, des épinettes, des cèdres, de grands pins, et

autres essences forestières et balsamiques. Elle est située à quatre milles de la gare de St. Jovite.

Ce village est déjà réputé pour son climat tonique et sec ; on s'y dispute, pendant la belle saison, les quelques hôtels qui y existent. Un médecin, qui a pratiqué longtemps à St. Jovite, m'a fourni les meilleurs renseignements sur l'état sanitaire de cette région, où il a pu constater que la santé de la population indigène est excellente ; peu de maladies constitutionnelles ; jamais de Phtisie chez les gens du pays, chez ceux bien entendu qui ne l'ont point apportée d'ailleurs. On est donc là dans la région de l'immunité phtisique. D'autre part, St. Jovite, n'est pas dénué de ressources ; c'est un village riche, abritant au-delà de cent familles ; les maisons sont spacieuses, parfois coquettes, disposées en une seule rue principale à laquelle aboutissent quelques rues transversales.

Si St. Jovite possède l'immunité phtisique, à plus forte raison sera-t-on sûr de l'avoir en s'élevant plus haut, aussi j'ai choisi pour l'emplacement du Sanatorium, un plateau admirablement situé sur le flanc S.-E. de la montagne Tremblante. Les plateaux ont, on le sait, en climatologie, un grand avantage sur les vallées d'égale altitude ; quand ils sont ouverts au levant et au midi, le soleil y apparaît plus tôt, on a bien plus le sentiment de l'air et de l'espace ; et surtout les soirées et les nuits y sont moins fraîches, car l'air froid qui descend de la montagne au coucher du soleil et qui reste à l'état stagnant dans les vallées, et les refroidit, ne séjourne pas sur ces hauts plateaux, surtout s'ils ont une pente convenable, ce qui est le cas du plateau que j'ai choisi. L'endroit où sera construit le Sanatorium est très bien boisé, ce qui constitue un des meilleurs abris contre les vents en toutes saisons ; le panorama dont on y jouit est des plus grandioses.

On embrasse, du haut de ce plateau, un horizon comparable à celui des cantons les plus pittoresques de la Suisse, que cette région des Laurentides rappelle, d'ailleurs, par ses lacs nombreux, ses hautes montagnes, ses eaux vives, ses cascades et la multiplicité de ses admirables points de vue. Il y a des premiers plans de belle verdure et de forêts sombres ; puis de hauts rochers aux arêtes vives, aux profils nets ; des montagnes massives que l'on

distingue de la base au sommet ; tout cela est assez rapproché pour qu'on puisse en admirer les plus fins détails ; la montagne se baigne dans le grand lac Tremblant, aux eaux cristallines. Ce lac a 9 milles de long sur $1\frac{1}{2}$ mille de large. Il est très poissonneux et offre, tant en hiver qu'en été, une pêche abondante.

Ce lac est alimenté par plusieurs autres, dont un, situé sur le sommet de la montagne même, se déverse, comme un vase trop plein, par une série de chutes et de cascades des plus intéressantes à voir. Le lac Tremblant se décharge, à son tour, dans la rivière Cachée, en formant une belle cascade de 25 pieds de hauteur. Cette rivière, en quelques endroits, disparaît complètement à la vue, cachée sous les arbres ; d'où son nom. Elle est aussi très poissonneuse.

Il n'y a rien de monotone dans ce paysage au feuillage toujours vert ; les teintes y sont variées à l'infini, grâce à des chaînes de montagnes multiples, que la distance étage en plans nombreux, offrant une grande richesse de tons et d'effets, de clairs et d'obscurs, suivant les heures de la journée ou suivant qu'il y a plus de soleil, plus d'ombre ou plus de nuages.

La forêt est très habitée, en particulier par le chevreuil, la marte, le vison, la perdrix, etc. Le gouvernement de Québec, impressionné par la magnificence du panorama qui se déroule sous les yeux des touristes dans les Laurentides, désira encourager les promoteurs du Sanatorium et les admirateurs de la belle nature, en décrétant la création d'un parc national dans cette partie de la Province, à même le domaine des Terres de la Couronne. Il a donc réservé, sous le nom de "Parc de la montagne Tremblante," une étendue de 14,750 acres de terre et de lacs, comprenant la montagne où sera construit le Sanatorium. De plus, le Gouvernement de Québec, considérant notre institution, comme une œuvre d'utilité publique, a gracieusement permis à notre corporation et à nos pensionnaires de jouir, en toute tranquillité, de ce domaine quasi-royal.

Le Sanatorium, placé dans un si beau cadre, ne déparera en rien le paysage ; l'administration adoptera le système de chalets, permettant ainsi la classification des périodes et des maladies.

L'établissement se composera d'un bâtiment principal autour duquel seront groupés de petits chalets. Ceux-ci seront construits de manière à assurer une ventilation parfaite, et à donner à chaque patient la jouissance d'une chambre à coucher ; l'intérieur de chaque pièce sera fait de bois dur, afin de permettre une désinfection facile et effective. Dans la bâtisse principale se trouveront la salle à manger qui sera très aérée, un salon de conversation, des salles de lecture, de billards, de bains, de douches, etc.

Un pavillon, ouvert dans le tiers environ de sa circonférence, sera destiné à la cure d'air. Celle-ci se fera aussi dans des kiosques en bois, disséminés comme reposoirs en différents endroits des promenades ; ces kiosques seront ouverts au midi et très ensoleillés, avec un plancher en bois assez élevé du sol pour préserver de toute humidité.

Une eau potable, d'excellente qualité, très abondante, sera amenée d'une source située sur le sommet de la montagne. En un mot, tout sera organisé dans le Sanatorium pour que l'on puisse y suivre, dans les meilleures conditions possibles, le traitement hygiénique de la Phtisie, traitement dans lequel les maîtres de la science ont bien plus de confiance maintenant, que dans tout autre, traitement préconisé il y a déjà nombre d'années et expérimenté sur lui-même, avec plein succès par Sir H. Bennett, réalisé dans les Sanatoria d'Allemagne, dans celui de Canigon en France, de Davos en Suisse, de Sarenac aux Etats-Unis &c., et recommandé dans ses cours par le professeur Bouchard de la Faculté de Paris.

MOYENS DE COMMUNICATION.

L'établissement réunira donc toutes les conditions exigées par la science moderne pour faire la cure d'air en toutes saisons. Il sera du reste d'un accès facile ; situé à 84 milles de Montréal, le chemin de fer du Pacifique nous y conduit tous les jours en trois heures. Cette puissante Compagnie ne reste jamais étrangère aux mouvements qui se font, pour aider au développement de notre pays. Or, la Compagnie du Pacifique, convaincue de la nécessité de créer un Sanatorium, d'altitude, pour les cures

d'hiver et d'été, de la tuberculose, dans les Laurentides, m'a fortement encouragé dans ce projet.

J'ai eu le plaisir de recevoir l'assurance, de la bouche même de M. Shaughnessy, son distingué Vice-Président général, que cette Compagnie ferait tout en son pouvoir pour aider le Sanatorium et en faciliter l'accès, en tout temps de l'année, autant aux malades pauvres qu'aux riches invalides. De St-Jovite au Sanatorium, le trajet n'est que de quatre milles, et se fera par une belle grande route. Plus tard, il sera possible d'utiliser le pouvoir d'eau de la chute du lac, pour faire fonctionner un chemin de fer électrique. Les distractions ne manqueront pas ; en été, elles abondent pour celui qui aime la nature ; les promenades rapprochées ou les courses lointaines, les excursions solitaires ou en bandes joyeuses, toujours sous bois. A 1000 pieds, on est déjà dans la haute montagne proprement dite, sur le chemin du point culminant qu'on peut atteindre sans excessive fatigue, et d'où la vue est merveilleuse. La pêche, la chasse, les bains, le canotage feront les délices d'un grand nombre.

En hiver, les distractions ne seront ni plus rares ni plus difficiles à trouver : La musique et les jeux de salon viendront animer les soirées ; les promenades à la raquette, le tobaggan et le patinage passionneront les plus vigoureux : la montagne et le lac sont comme faits exprès. La chasse et la pêche à travers la glace, auront pour beaucoup, encore plus d'attraits que pendant l'été. Les personnes faibles ou très malades, auxquelles ces exercices plus ou moins violents seront interdits, auront les jouissances calmes de la nature. En hiver, plus qu'en toute autre saison, les effets de lumière sont merveilleux et offrent un spectacle qu'on ne peut se lasser d'admirer.

Si dans ce travail j'ai tout spécialement insisté sur les bienfaits de la cure d'air dans la tuberculose, c'est parce que celle-ci est à l'ordre du jour et que les résultats obtenus dans le traitement de cette maladie par les cures de montagnes sont des plus frappants. Mais cela n'empêchera pas le "Sanatorium de la Montagne Trem-

blante" d'être une station climatérique de premier ordre pour les autres affections des voies respiratoires, telles que reliquats de pleurésie, asthme, bronchites chroniques, où l'air sec des altitudes avec absence de poussières, produira souvent des guérisons, toujours du soulagement.

Puis il y a l'anémie ; rien ne réussit plus rapidement dans cette maladie rebelle que le séjour des montagnes en hiver ; les résultats cliniques confirment les expériences de Viault et de Reynard, qui ont démontré, qu'à la montagne, le nombre des globules rouges augmente et que le sang absorbe plus d'oxygène.

La débilité constitutionnelle et la neurasthénie y trouveront un traitement effectif. Il y a, en outre, le Goitre (maladie de Basedow), les dyspnées rebelles et les dyspepsies, auxquelles la vie sur la montagne rendra l'appétit sans le secours d'apéritifs ou d'excitants.

Enfin, il y a toute la série des convalescences des personnes délicates, supportant difficilement l'humidité, ou la réclusion prolongée pendant les cinq mois d'hiver, passés dans une grande ville. De plus, un séjour même court à la montagne remontera sûrement l'économie et relèvera le taux vital des scrofuleux et des rachitiques, et, cela, plus rapidement et plus sûrement que ne le ferait un voyage dans le midi ou tout médicalement pris à la maison.

En un mot, tous les patients atteints de maladies requérant un traitement hygiénique, et un grand air, bénéficieront d'un séjour régulier et prolongé aussi longtemps que nécessaire au Sanatorium. Cette méthode que le professeur Jaccoud préconise sous le nom de "Méthode de la résidence fixe, par opposition à la pratique ordinaire de la résidence variable" est d'après lui non-seulement avantageuse ; "elle est, dit-il, d'une absolue nécessité dans le traitement par climats d'altitude. Il ne s'agit point ici, en effet, de station d'hiver ou de station d'été ; il s'agit de l'influence du milieu raréfié et de l'ensemble des conditions climatériques associées à ce milieu ; c'est-à-dire qu'il s'agit d'un remède, dont l'action est lente mais certaine."